

L'arme cinglante de l'ironie et de la raillerie dans le débat présidentiel de 2012

Patrick Charaudeau

Université de Paris XIII, LCP-CNRS

patrick.charaudeau@free.fr

Dans divers écrits sur l'humour¹, j'ai proposé de distinguer l'*ironie* du *sarcasme* (ou de la *raillerie*)². Ces deux catégories ont en commun de jouer sur l'acte d'énonciation : le locuteur joue entre ce qu'il dit explicitement et ce qu'il laisse entendre. Mais elles se distinguent en ce que l'acte ironique oppose le *dit* et le *pensé*, comme dans le classique « Belle réussite ! » lancé à quelqu'un qui vient d'échouer dans son entreprise, alors que le sarcasme, lui, n'oppose pas les deux faces de l'acte d'énonciation, mais exprime par le dit un jugement de façon bien plus exagérée que ce que pense le locuteur, comme dans cette réflexion, déjà citée, d'un ancien ministre de Nicolas Sarkozy disant du premier ministre, François Fillon : « C'est un pitbull à la tête de Snoopy. C'est un orgueilleux. Il n'oublie rien. La vengeance chez lui, c'est comme les surgelés Picard ». Dans les deux cas, il se produit une dissociation entre le *dit* et le *pensé*, mais l'ironie la radicalise dans un *rapport d'opposition*, et la raillerie dans un rapport d'*hyperbolisation*. Cependant, il convient ici d'apporter quelques précisions pour bien comprendre la complexité du jeu humoristique dans certaines conditions de communication comme celles des débats politiques.

1. Voir Charaudeau (2006, 2011 et 2013).

2. *Raillerie* et *sarcasme* sont deux dénominations de la même catégorie. Si dans les écrits antérieurs j'employais plutôt le terme de sarcasme, ici j'emploie les deux alternativement.

D'abord, on ne confondra pas les catégories d'ironie et de raillerie avec ce que l'on appelle communément la *mauvaise foi*. Celle-ci n'est pas le fait du locuteur lui-même, elle résulte d'un jugement que quelqu'un (interlocuteur ou tiers) porte sur le locuteur : ce quelqu'un juge que ce que vient de dire le locuteur est contraire à ce qu'il pense, et ce comme dans l'ironie, mais cette fois sans le laisser entendre. Autrement dit, le locuteur de mauvaise foi ne cherche pas à donner à l'interlocuteur des indices lui permettant d'opérer un renversement entre le *dit* et le *pensé*. Il est vrai cependant qu'on ne sait pas toujours si le locuteur veut masquer ce qu'il pense, et donc l'on est conduit à faire deux hypothèses d'interprétation : l'une, avec volonté de cacher (*mauvaise foi*), l'autre, en donnant des indices (*ironie*). Cela dit, le locuteur peut également utiliser la mauvaise foi comme stratégie : il sait que ce qu'il dit est opposé ou exagéré par rapport à ce qu'il pense, mais il n'en laisse rien voir et l'assume, comme dans ce dialogue, déjà cité dans un autre écrit, et rapporté par Yasmina Reza dans son livre sur la campagne de 2007 :

Nicolas : (répétant une phrase de son discours de Bercy) Entre Jules Ferry et 68, ils ont choisi 68... bon, c'est limite de *mauvaise foi*...

Yasmina : Je suis contente de l'entendre dire...

Nicolas : (il rit) Oui, c'est même *terrifiant de mauvaise foi*, mais enfin, il faut y aller!³

Ensuite on remarquera que les actes d'ironie et de raillerie impliquent des jugements qui, la plupart du temps, sont négatifs. Ces actes peuvent avoir pour cible une tierce personne ou l'interlocuteur lui-même. Dans le premier cas, l'interlocuteur est appelé à se faire le complice du locuteur en partageant la critique exprimée à l'endroit du tiers. Dans le second, l'interlocuteur étant la cible, l'acte ironique ou sarcastique le transforme en victime agressée, et il se trouve donc dans la situation de devoir parer cette attaque, soit en faisant la sourde oreille, soit en répliquant de même.

D'autre part, ironie et sarcasme ne produisent pas exactement le même effet dans une interaction. L'ironie met l'interlocuteur dans un piège, parce qu'elle appelle celui-ci, même quand il en est la cible, à reconnaître le jeu de masquage et d'inversion entre le *dit* et le *pensé*, ce qui à la fois valorise le locuteur et incite l'interlocuteur à jouer sur le même terrain (tout jeu sur le langage est un partage d'intelligence). Le sarcasme, en revanche, par son caractère outrancier (*hyperbolisation*) est en décalage avec la bienséance. Il dit ce qui ne devrait pas se dire – inconvenance encore plus frappante si la discussion est en public – et par là il met l'interlocuteur mal à l'aise : sa face s'en trouve affectée. Mais en même temps,

3. *L'aube le soir ou la nuit*, Flammarion, Paris, 2007, p. 159.

le sarcasme, par effet de retour, construit une image dégradée du locuteur : il se montre agressif, il n'a pas le sens des convenances, et révèle qu'il ne se contrôle pas. Cela plaira à ceux qui sont de son bord et partagent la critique violente adressée à l'interlocuteur, et déplaira fortement à ceux qui sont du côté de l'interlocuteur raillé, et ceux-là ne se priveront pas de souligner l'inélégance du locuteur. L'ironie, tout en étant critique, est plus subtile parce qu'elle propose un défi à l'interlocuteur, la raillerie est plus brutale ; la première appelle à entrer dans le jeu, la seconde à en sortir ; celle-ci est d'ordre pulsionnel, celle-là d'ordre rationnel.

Dans les débats politiques, les actes humoristiques ne sont pas de mise, sauf dans des émissions de télévision – les dits *talk-shows d'infotainment* – qui s'y prêtent en en faisant leur raison d'être. Mais le débat politique est un genre marqué au coin du sérieux qui en son fondement ne s'y prête pas, et encore moins quand il s'agit d'un débat en face à face avec la solennité de l'enjeu présidentiel. Cependant, on sait qu'en même temps chacun des débatteurs est là pour gagner, et gagner auprès d'un public qui attend de voir lequel va l'emporter sur l'autre. Pour ce faire, chacun doit faire assaut de stratégies argumentatives, mais comme les débatteurs savent que celles-ci ne sont pas toujours probantes, ils tentent d'atteindre le contradicteur à coups de flèches empoisonnées. Or, parmi les différents procédés humoristiques, l'ironie et le sarcasme (ou la raillerie) sont ceux qui se prêtent le mieux à la stratégie de disqualification de l'adversaire dont le but est de le délégitimer et de lui ôter tout crédit.

Dans le débat de 2012, malgré la réplique de Nicolas Sarkozy à François Hollande après une passe d'armes tendues (« Ce n'est pas le concours de... , Monsieur Hollande, ce n'est pas le concours de la petite blague »), les deux candidats ne se sont pas privés d'user d'ironies et de sarcasmes. Dans le débat de 2007, si Ségolène Royal n'eut guère recours à ces procédés, Nicolas Sarkozy ne se priva pas de la « mettre en boîte », comme le montre l'analyse de Kerbrat-Orecchioni (2013). Dans celui de 2012, la forte tension qui a présidé aux échanges entre les deux candidats explique que ceux-ci se soient « lâchés » de temps en temps. Mais il est intéressant d'observer que la manière dont chacun s'y est pris est révélatrice de leurs différences et permet de dire lequel des deux s'en sort le mieux en termes d'image.

1. Nicolas Sarkozy

Il s'est employé à ironiser comme un combattant cherchant à porter un coup fatal à son adversaire.

– Dès le premier thème de discussion sur l'économie, il ironise sur les propositions de François Hollande :

Nicolas Sarkozy: Un mot sur vos propositions. Vous allez *créer* une banque publique. *Formidable*, elle existe déjà. La banque publique d'industrie, filiale d'Oséo, existe déjà. Voilà une promesse, monsieur Hollande, si vous êtes élu, que vous n'aurez pas de mal à tenir puisque je l'ai déjà faite.

L'ironie, ici, est des plus classiques: une approbation apparemment enthousiaste pour mieux discréditer François Hollande, d'autant qu'il met en cause la prétention de celui-ci à faire un acte de création.

– À propos de la discussion sur les moyens de réduire la dette, François Hollande ayant avancé ses propositions:

Nicolas Sarkozy: Ensuite, venons-en aux faits. Vous dites que vous allez faire des économies. *Ah bon?* Vous commencez par promettre aux syndicats de l'Éducation nationale avant la moindre discussion 61 000 postes de fonctionnaires en plus alors même qu'avec François Fillon nous avons supprimé 160 000 postes de fonctionnaires. *Vous qui êtes tellement attaché à la réduction de la dette et les dépenses*, comment se fait-il que vous ne soyez pas d'accord avec la réduction du nombre de fonctionnaires qui pèse pour la moitié du budget de la nation et que seul en Europe, vous allez proposer, comme si on n'en avait pas assez, d'en créer 61 000 de plus?

L'ironie, ici, est à double détente. D'abord sous forme interrogative (« Ah bon? »), faisant semblant de s'étonner, ce faux étonnement annonçant qu'il va détruire les propositions de François Hollande. Ensuite en ayant l'air de l'approuver sur son attachement à la réduction de la dette (mais le *tellement* souligne le dérisoire de l'un des leitmotivs de la campagne de François Hollande), pour finalement le mettre en face de ses contradictions: réduction de la dette contre dépenses supplémentaires. Cette ironie est destinée à faire le procès en incompétence de son adversaire, qui aura été l'une de ses stratégies durant tout le débat⁴.

– Lors d'une discussion tendue sur la fiscalité, François Hollande faisant reproche à Nicolas Sarkozy d'avoir fait des cadeaux aux riches par le biais du « bouclier fiscal »:

François Hollande: Au niveau des prélèvements obligatoires, vous aviez annoncé en 2007 que vous les baisseriez de 4 points, vous savez de combien ils ont contigé sous votre quinquennat?

Nicolas Sarkozy: Donc je n'ai pas fait de cadeaux aux riches! *Quelle belle démonstration!*

L'ironie, est encore classique, mais elle est assez forte dans son effet, car elle porte sur le raisonnement même de François Hollande qui serait

4. Voir à ce propos Charaudeau (à paraître).

entaché de contradiction et montrerait une fois de plus son incompetence. Quant à la partie de la réplique: « Donc je n'ai pas fait de cadeaux aux riches! », elle sent sa mauvaise foi.

– Au moment de la discussion sur la politique à suivre vis-à-vis de l'Union européenne, Nicolas Sarkozy donne en mauvais exemple l'Espagne, et François Hollande exprime son étonnement faisant remarquer à celui-ci qu'autrefois il donnait l'Espagne en exemple. À quoi, Nicolas Sarkozy, sans répondre sur son changement d'attitude, s'ingénie à suggérer que François Hollande est ami de M. Zapatero et complice de sa politique, ce que nie François Hollande:

Nicolas Sarkozy: Monsieur Zapatero, c'est le seul chef de gouvernement qui vous a reçu, vous vouliez vous inspirer de son exemple!

François Hollande: A aucun moment.

Nicolas Sarkozy: A aucun moment? Vous avez été reçu à la Moncloa [la résidence officielle du chef de gouvernement à Madrid]. Madame Aubry avait déclaré en 2009: « Si Monsieur Sarkozy faisait la politique de Monsieur Zapatero ça irait mieux en France ». *Merci*. Elle s'intitulait à l'époque la « Zapatera »

Ce « merci » ironique porte sur les propos cités de Madame Aubry, mais, par ricochet, il cherche à atteindre François Hollande pour montrer que c'est l'ensemble du parti socialiste qui est dans l'erreur. C'est un triple « merci »: *merci* de comparer ma politique à celle de M. Zapatero qui est catastrophique; *merci* de me donner ce conseil; *merci* de vouloir pour la France une telle situation.

– Lorsque François Hollande propose de renégocier le traité européen, Nicolas Sarkozy, se montre sarcastique:

Nicolas Sarkozy: Alors, sur le traité, mais Monsieur Hollande, pardon, *invente le fil à couper le beurre*. Il veut une taxe sur les transactions financières. Je l'ai fait voter.

Cette raillerie – qui est à la limite de l'insulte –, cherche par l'emploi de cette expression familière à discréditer et même à ridiculiser François Hollande: les gens qui inventent le fil à couper le beurre sont des apprentis sorciers, qui se croient intelligents et puissants, mais finalement ne sont pas malins. La raillerie a un fort effet de dérision d'autant que la proposition de François Hollande (instaurer une taxe) aurait déjà été votée sur la demande de Nicolas Sarkozy. Voilà un procès en ignorance. Ajoutons que le traitement à la troisième personne (« Monsieur Hollande ») dont Nicolas Sarkozy le gratifie de façon récurrente durant le débat accroît l'effet de mépris.

– À plusieurs reprises, François Hollande critique le bilan de Nicolas Sarkozy en lui reprochant de n’avoir pas fait en cinq ans ce qu’il propose maintenant. À quoi celui-ci réplique :

Nicolas Sarkozy : Enfin, dernier point, vous me faites une critique en disant : « Oh là là, qu’est-ce que vous avez tardé à résoudre la crise de l’euro ! ». Vous croyez que ça a été facile, Monsieur Hollande ? Vous croyez qu’il suffit d’arriver *avec son petit costume en disant* : « Mettez-vous tous d’accord »

La raillerie est ici forte et méprisante. Le « petit costume » rappelle une chanson de Jacques Brel, *Ces gens-là*, qui décrit parfaitement ces petits bourgeois qui se prennent au sérieux qui se croient supérieurs mais sont de peu d’envergure⁵, parangon de sarcasme. Ici Nicolas Sarkozy rabaisse son adversaire, en faisant une comparaison qui le rend dérisoire en moquant sa naïveté.

– Après la longue tirade anaphorique de François Hollande, « Moi, président de la République, ... », Nicolas Sarkozy, quelque peu décontenancé face aux dires de son adversaire, rétorque :

Nicolas Sarkozy : *Vous venez de nous faire un beau discours, on en avait la larme à l’œil*, mais c’est le même François Hollande qui quand *il s’enflamme en mimant François Mitterrand* dans les meetings dit : « Je ne garderai aucun des magistrats, aucun des policiers, aucun des préfets... »

La première partie de sa réplique est *ironique* puisqu’on ne peut pas supposer que Nicolas Sarkozy ait eu la larme à l’œil. Sous cette apparente évaluation positive susceptible de provoquer l’émotion, il veut se moquer de la grandiloquence de son adversaire, espérant réduire sa tirade à une pure rhétorique sans importance. À cet acte ironique il ajoute une seconde partie qui, par sa métaphore convenue (« s’enflammer » en parlant) associée à la figure de François Mitterrand dont on sait qu’il avait l’art de la parole, raille la tirade et tente de ridiculiser son adversaire en soulignant que celui-ci n’a pas de personnalité car il ne sait qu’imiter son mentor.

2. François Hollande

François Hollande, on va le voir, pratique une ironie douce avec des pointes de raillerie enveloppées.

– Dès l’ouverture du débat, Nicolas Sarkozy ayant appelé son contradicteur à ne pas mentir, à « être vrai », François Hollande lui répond :

5. « Et puis, y a l’autre (...) / Qui fait ses petit’s affaires/Avec son p’tit chapeau/Avec son p’tit manteau/Avec sa p’tite auto/Qu’aimerait bien avoir l’air/Mais qu’a pas l’air du tout/Faut pas jouer les riches/Quand on n’a pas le sou. »

Chacun aura sa vérité et chacun sera authentique, *je n'imagine pas que vous feindrez. Et vous ne pouvez pas penser que j'esquiverais.* Donc nous nous parlerons en face à face, directement. *Nous nous dirons les choses, sans qu'il y ait quelque chose à cacher, à dissimuler.*

Douce ironie avec une apparente dénégation (« je n'imagine pas que... », « vous ne pouvez pas penser que... »), par une construction de phrase en double négation. Qu'en termes galants ces choses-là sont dites. François Hollande fait semblant de donner crédit à son interlocuteur et lui propose un pacte de sincérité dont il sait parfaitement qu'il ne peut avoir lieu dans un débat de ce genre. Ce faisant, il s'élève au-dessus de Nicolas Sarkozy parce qu'il fait semblant de reprendre à sa charge l'admonestation de son contradicteur tout en laissant entendre que personne n'y croit, que lui, au moins, en a conscience, qu'il n'est pas dupe de ce qu'est un tel débat, et qu'il n'ignore pas quelle est la nature de son adversaire, habitué à faire de grandes déclarations sur l'authenticité et la vérité. Il y a donc dans cette réplique un effet de dérision renvoyé en boomerang à la face de son adversaire.

– Nicolas Sarkozy se plaint de ce que les amis de son adversaire l'ont traité de façon injurieuse, et reproche à celui-ci de n'avoir rien dit :

Quand il y a eu un propos désagréable à l'endroit de quelqu'un qui vous est proche, il faut les condamner à la télévision. Quand on m'a comparé à Franco, à Pétain, à Laval et pourquoi pas Hitler? Vous n'avez pas dit un mot. (...) Je dis simplement que quand certains de ses amis tiennent des propos de cette nature, que Madame Aubry me traite de Madoff, 183 ans de prison, et que le leader de la famille ne dit rien, c'est qu'il cautionne et quand on cautionne des outrances, c'est qu'on a tort. C'est qu'on n'a pas la force pour les dénoncer.

François Hollande réplique :

Monsieur Sarkozy, *vous aurez du mal à passer pour une victime.*

Manière euphémistique de dire : « quelle impudence de vouloir se présenter comme victime », euphémisme qui rend nulle et non avenue l'accusation et la retourne contre son auteur suggérant son cynisme. Cette manière de dire pourrait être interprétée comme une ironie (bien que le dit ne s'oppose pas franchement au pensé), ou comme une douce raillerie dans la mesure où l'euphémisme renforce l'effet sarcastique.

– On a vu plus haut la réplique de Nicolas Sarkozy à un François Hollande qui s'attachait à critiquer son bilan en lui demandant pourquoi

il a tant tardé à réaliser ce qu'il propose maintenant. Et en effet, François Hollande, à plusieurs reprises, lance cette attaque de façon ironique :

François Hollande : Et, enfin, vous nous dites « formation ». On est tous d'accord sur la formation. Seulement 10 % des demandeurs d'emploi dans notre pays, et vous êtes président de la République, se voient proposer une formation. Vous nous dites : « maintenant je vais leur proposer... » *Mais il est !* Qu'avez-vous fait depuis cinq ans pour les laisser sans formation et sans qualification ?

Ironie classique dont l'apparente approbation cache un « c'est trop tard », et discrédite les propositions de l'adversaire.

– Nicolas Sarkozy étant familier de l'invective⁶, il a traité trois fois François Hollande de menteur. Celui-ci le renvoie à chaque fois dans les cordes.

Une première fois :

Nicolas Sarkozy : *C'est un mensonge.*

François Hollande : Non. Lequel ? Lequel ?

Nicolas Sarkozy : *C'est un mensonge.*

François Hollande : Lequel ?

Nicolas Sarkozy : Quand vous dites « je suis toujours content de moi », que je ne prends pas mes responsabilités, *c'est un mensonge.*

François Hollande : *Vous êtes très mécontent de vous. J'ai dû me tromper, j'ai dû faire une erreur. Je me mets à présenter mes excuses, vous êtes très mécontent de vous.*

Une deuxième fois :

Nicolas Sarkozy : Enfin, permettez-moi de vous dire que dans votre volonté de démontrer l'indémontrable, *vous mentez.*

François Hollande : *Ça vous reprend. C'est décidément un leitmotiv qui devrait pour moi être insupportable, mais qui dans votre bouche finit par être une habitude.*

Une troisième fois :

Nicolas Sarkozy : Allez dire qu'il n'y a plus d'impôt sur la fortune, que nous avons fait des cadeaux aux riches, *c'est une calomnie, c'est un mensonge !* Ça vous fait rire ?

François Hollande : *Oui*, parce que maintenant vous ajoutez la calomnie au mensonge. Vous n'êtes pas capable de tenir un raisonnement sans être désagréable avec votre interlocuteur et après vous dites que vous êtes un président rassembleur et que vous n'acceptez pas la mise en cause. Mais vous, vous pensez que vous pouvez tout me dire : « calomnie », « mensonge ». Mais c'est sans doute, dans votre vocabulaire, *des compliments que je prends comme tels* d'ailleurs pour ne pas être désagréable avec vous.

6. Voir à ce propos Charaudeau (à paraître).

La première fois, il ne reprend pas le terme de *mensonge* mais il réplique sur ce qui, d'après Nicolas Sarkozy, en serait l'objet (« Je suis toujours content de moi »). François Hollande le renvoie dans les cordes par une ironie appuyée accompagnée de raillerie. En effet, dans un premier temps il fait semblant d'avouer qu'il s'est trompé en renversant la proposition et en rajoutant sur la reconnaissance de son erreur : acte ironique qui donne encore plus d'intensité à la critique. Mais en insistant sur sa demande d'excuse (« Je me mets à présenter mes excuses »), l'ironie devient raillerie, car il est évident qu'il n'a pas à s'excuser : en ayant l'air de faire amende honorable, il dénonce le jeu auquel se prête Nicolas Sarkozy.

La deuxième fois, c'est une franche raillerie. François Hollande ne reprend pas le terme mensonge, mais il renvoie l'invective à son propriétaire : le « ça » va au-delà du mot et pointe un comportement ; le « leitmotiv » souligne que ce comportement est récurrent ; et le « une habitude » que c'est tellement ancré dans la personne qu'elle ne peut s'en défaire. Tout cela, ironie, fausse dénégation et raillerie, renvoie Nicolas Sarkozy à sa propre attitude, peu glorieuse, de débatteur, et suggère que ses réactions ont quelque chose de pathologique.

La troisième fois, c'est encore une combinaison d'ironie et de raillerie : ironie car l'invective de mensonge ne peut être un compliment, raillerie parce qu'il hyperbolise en quelque sorte son ironie en faisant semblant de la détruire (« que je prends comme tels »), et de plus en l'enrobant dans une apparente flatterie qui ne trompe personne. Ainsi l'injure apparaît faussement transformée en compliment ce qui rend les accusations de Nicolas Sarkozy complètement dérisoires parce qu'émanant de quelqu'un qui a des « tics ».

– Sur les propositions de Nicolas Sarkozy concernant le statut des enseignants :

François Hollande : Ensuite, sur ce que vous proposez aux enseignants, vous leur dites : « Je vais vous demander de travailler 50 % de plus, non plus 18 heures, mais 26 heures, et je vais vous payer 25 % de plus, et ce sera sur le volontariat ». *Est-ce que vous connaissez beaucoup de personnel qui accepterait de travailler 50 % de plus en étant payé 25 % de plus ? Si vous en trouvez, vous me le signalerez.*

Ici encore on a affaire à un acte d'ironie matinée de raillerie. La forme interrogative de la première partie de la réplique est évidemment ironique parce qu'interroger son interlocuteur suppose qu'on ne connaisse pas la réponse, ce qui n'est pas ici le cas : il y a bien rapport d'opposition entre le dit et le pensé. De plus l'interpellation sous forme interrogative souligne

encore davantage l'absurdité des propos de l'interlocuteur que s'il avait affirmé directement : « Je ne connais pas beaucoup de personnel qui... » C'est que cette sorte d'interrogation dite rhétorique implique l'interlocuteur et l'oblige à répondre par la négative. Cette partie ironique est complétée par un énoncé à valeur faussement hypothétique (la réponse étant donnée par avance), lequel est lancé à l'interlocuteur comme un défi impossible à relever, ce qui lui donne un caractère sarcastique.

– À propos des centres de rétention s'instaure une lutte sémantique à propos des termes employés pour désigner l'immigration : « irrégulière » ou « illégale ». On a affaire ici à un curieux dialogue de sourds, surtout en raison d'un Nicolas Sarkozy qui ne veut pas entendre la distinction que fait François Hollande entre « immigration irrégulière » et « immigration illégale », et qu'il reprend à son compte en termes de « immigration illégale et légale ». Au bout de cet échange, François Hollande souligne cette incompréhension :

François Hollande : Il s'agit de l'immigration irrégulière. *Irrégulière, pas légale.* Irrégulière pour les centres de rétention. On ne met pas des personnes qui sont entrées légalement sur notre territoire.

Nicolas Sarkozy : Bien sûr. C'est là le problème. On a plus un problème *d'immigration illégale que d'immigration légale.*

François Hollande : Nous parlions d'immigration légale. *Vous n'étiez pas dans l'ordre du jour, vous n'étiez pas dans le sujet.*

Cette dernière réplique est sarcastique. Elle hyperbolise ce qui aurait pu être le constat d'un simple malentendu en signifiant à l'interlocuteur qu'il est hors sujet.

On retrouve ce même genre de réplique dans :

Nicolas Sarkozy : Vous venez de nous faire un beau discours, on en avait la larme à l'œil, mais c'est le même François Hollande qui quand il s'enflamme en mimant François Mitterrand dans les meetings dit : « Je ne garderai aucun des magistrats, aucun des policiers, aucun des préfets... »

François Hollande : Vous avez fait une erreur d'interprétation, *vous n'étiez pas dans les réunions apparemment.*

Dans ces deux moments, il s'agit bien de raillerie, enrobée ici sous une forme négative, car il s'agit de signifier à son interlocuteur qu'il n'est pas dans la course, voire, plus familièrement, qu'il est à côté de la plaque ou de ses pompes.

3. Dans le débat politique, un humour fait d'ironies et de railleries

Le monde politique, on le sait, est impitoyable. Tout est bon pour détruire l'adversaire. Là où la démocratie a permis que la violence physique cède la place à une violence symbolique faite de conflits de parole, il y a progrès. Mais le discours politique est plein de tentatives d'assassinat par parole interposée. Du même coup, on comprend que le langage ait davantage recours à l'émotion qu'à la raison. Depuis la rhétorique antique, on sait que les émotions constituent un vivier dans lequel puisent les politiques pour séduire le peuple et disqualifier l'adversaire. Aristote l'a bien montré qui inclut les arguments de passion dans sa rhétorique argumentative. L'humour en fait partie parce qu'il est un moment de l'acte de langage qui tente d'établir une relation de connivence avec l'auditoire au détriment d'un tiers, que ce tiers soit une personne, une situation ou une idée.

Mais le monde politique est par-dessus tout un monde où l'on ne rigole pas, un monde dans lequel se joue le drame de la gouvernance des peuples à travers la confrontation entre désir de pouvoir et exigence de bien commun. Aussi faut-il être sérieux et manier l'humour avec prudence. Celui-ci se réduit d'ailleurs, comme on vient de le voir, aux catégories de l'ironie et du sarcasme car ce sont les armes les plus appropriées pour éliminer son rival. Les politiques en ont d'ailleurs conscience, et ils n'emploient pas ces armes n'importe comment. Ils savent qu'il est des situations qui s'y prêtent davantage que d'autres. Par exemple, lorsqu'ils font des commentaires en off, commentaires dont se repaissent les journalistes quand ils ne les provoquent pas eux-mêmes. La plupart des traits humoristiques sont lancés à propos d'un tiers absent. Le député André Santini s'en est fait une spécialité au point d'avoir reçu le prix de l'humour politique : « Le Pape n'a rien compris au préservatif, il le met à l'index » ; « Si l'éclipse était de gauche, Jack Lang l'aurait organisée ». Il se permet même des pointes d'autodérision à propos de la fonction et de la qualité des élus, ce qui est quand même rare chez les politiques : « La différence entre un cocu et un député, c'est que le premier n'est pas obligé d'assister à la séance » ; « Vous êtes intelligents, la preuve vous êtes dans les affaires, nous, on ne sait rien, la preuve on est dans la politique »⁷.

Mais dès qu'il s'agit de répondre à des interviews ou de participer à des débats diffusés par les médias, la prudence est de mise. Le risque de passer pour un « rigolo » n'ayant pas de grandeur politique est toujours présent. Ce n'est donc que dans les grandes confrontations en face à face, comme dans les débats de ce genre que peut être employée l'arme cinglante de

7. On en trouvera un florilège sur Internet.

l'ironie et de la raillerie. Et encore, avec parcimonie, en raison de la solennité du débat. Or, c'est ici qu'apparaît un fait nouveau dans la tradition de ces échéances électorales : le langage de Nicolas Sarkozy.

On pourra considérer ce langage auquel il nous a habitués depuis 2007 (et même avant) peu convenant, voire grossier, truffé d'impropriétés syntaxiques, de fautes d'accord, de méconnaissance du vocabulaire⁸. C'est pourtant ce langage nouveau qui a contribué à son ascension politique et à son succès lors des présidentielles de 2007. On n'en détaillera pas toutes les caractéristiques rhétoriques⁹, mais il s'est posé, comme pour le reste de ses promesses politiques, en rupture avec le langage convenu, policé, hypocritement déférent et quelque peu langue de bois des traditionnels débats politiques : interpellation et implication directe de l'interlocuteur, oralité de plaidoirie, formules chocs à l'emporte-pièce et litanies de « je veux », montrant peut-être un caractère pulsionnel mais donnant une impression d'authenticité, de volontarisme, d'homme d'action capable de s'opposer à tous les politiquement corrects. L'humour, chez lui, n'était alors guère de mise bien qu'on y décelait de temps en temps une ironie méprisante vis-à-vis de ses adversaires.

Mais, dans le débat de 2012, il s'est manifestement lâché, peut-être parce qu'il connaissait la réputation de son adversaire en matière d'humour. De plus, ce genre d'humour, sous la forme brutale qui fut la sienne, correspondait à la droitisation de sa position, dans l'espoir d'attirer divers types d'électorat. Car il faut savoir que cet humour cinglant – que l'on pourrait appeler l'ironie vacharde – a l'heur de plaire, dans le contexte français, à une partie de la classe populaire, de la classe moyenne des petits commerçants et artisans, ainsi qu'aux personnels des petites et moyennes entreprises lorsqu'il s'agit de contredire un candidat dont ils craignent qu'il soit élu. Oui, seulement voilà, Nicolas Sarkozy, dans ce débat, a trouvé son maître qui a su retourner l'arme de l'humour contre son adversaire.

Comme on l'a vu, il y a eu des deux côtés assaut d'actes ironiques et sarcastiques, et l'on ne peut, de ce point de vue, donner un gagnant. On aura remarqué cependant que ceux de Nicolas Sarkozy étaient sans nuances, brutaux, frisant parfois l'insulte, cherchant à produire des effets de mépris pour tenter de mettre en évidence l'incompétence de son adversaire et montrer qu'il le domine. Alors que François Hollande,

8. « Roland Barthesse » pour *Roland Barthes*, à l'occasion de la remise de décoration à Julia Kristeva ; « les Roujon Macquart » de Zola et non les *Rougon-Macquart*, dans un propos off ; « un projet 'pérein' » et non *pérenne*, rapporté par le journal *Le Monde*.
 9. Voir Charaudeau (2008).

souvent placé en position d'avoir à répondre aux invectives de son adversaire, répliquait par des ironies subtiles à effet de dérision, démontant les attaques de son contradicteur et le renvoyant à ses propres défauts oratoires. En termes d'images ce n'est pas prendre parti que de dire que, de ce point de vue, François Hollande s'en est mieux sorti que Nicolas Sarkozy.

Références bibliographiques

- Charaudeau P. (2006), « Des catégories pour l'humour? », *Questions de communication*, 10, p. 19-41.
- (2008), *Entre populisme et peopolisme. Comment Sarkozy a gagné!* Paris, Vuibert.
- (2011), « Des catégories pour l'humour. Précisions, rectifications, compléments » dans M.D. Vivero Garcia (dir), *Humour et crises sociales. Regards croisés France-Espagne*, Paris, L'Harmattan (p. 9-43).
- (2013), « De l'ironie à l'absurde et des catégories aux effets », dans M. D. Vivero García (dir.), *Frontières de l'humour*, Paris, L'Harmattan (p. 3-26).
- (à paraître), « Le débat présidentiel. Un combat de mots. Une victoire aux points », *Questions de communication*.
- Kerbrat-Orecchioni C. (2013), « L'ironie: problèmes de frontière et étude de cas. Sarkozy face à Royal (2 mai 2007) », dans M. D. Vivero García (dir.), *Frontières de l'humour*, Paris, L'Harmattan (p. 27-62).

